

Hubert Hausemer

Commentaire sur les trois textes d'introduction au projet de week-end

Mon commentaire portera pour l'essentiel sur le troisième de ces textes (« Quel enjeu actuel... ») désigné par le sigle « C ». A l'occasion je me référerai aussi aux deux autres : « Les chemins escarpés.. » (Sigle : « A ») et « Petite grammaire » (Sigle : « B »).

A. Objectif du week-end

D'après le texte « A », je cite : « L'objectif de ce Week End du 12/12 est d'apporter une 'reconnaissance communautaire' par notre Mouvement des 'quêtes de reconnaissance' des personnes aux prises avec leur identité, leur singularité et leur dignité ». Le véritable thème est donc celui des différentes facettes du **besoin de reconnaissance** des personnes. **Question** : Pourquoi ne pas avoir mis ce terme-clé dans l'intitulé du week-end?

Je pense aussi, pour ma part, que la quête de reconnaissance est une préoccupation majeure et actuelle dans notre société occidentale et qu'elle mérite absolument que VN et plus particulièrement le secteur Perso y consacrent toute une recherche pendant un week-end.

B. Critique de l'objectif global

Cependant, l'objectif, tel qu'il est formulé, me semble singulièrement **abstrait** en ce sens qu'il n'est guère question des conditions socio-économico-culturelles dans lesquelles nous vivons cette quête de reconnaissance pour le moment. Evoquer et étudier celles-ci est important dans la mesure où, à mon avis, ce sont ces conditions qui expliquent, au-delà du besoin basique et constant de reconnaissance, pourquoi à l'heure actuelle ce besoin est particulièrement difficile à satisfaire.

L'approche présentée me semble en plus ne pas s'inscrire, du moins pas assez explicitement, dans la **dimension personnelle/personnaliste**. Encore une fois, la reconnaissance est vitale pour la personne. C'est indiscutable, et n'a pas besoin d'un discours personaliste pour se légitimer. Par contre, il faudrait montrer quelle serait une conception personaliste de la reconnaissance, préciser donc en ce sens ce concept. P.ex. si l'on conçoit la personne comme un être foncièrement responsable, il faut articuler responsabilité et reconnaissance. Ainsi, reconnaître autrui ferait alors partie de mes responsabilités envers lui, et il faudra s'interroger sur les formes concrètes, et actuelles, d'une telle reconnaissance.

Tout essentielle que soit la reconnaissance pour la personne, ce thème, si on n'y prend garde, risque d'entraîner à une **centration de la personne sur soi** et de ne pas assez sensibiliser à la dimension interpersonnelle, réciproque ainsi que sociale de la reconnaissance. En particulier le texte « A » sembler se soucier exclusivement de la reconnaissance de soi par les autres ainsi que d'un raffermissement du moi par une telle reconnaissance, avec évidemment le risque d'une fermeture sur soi.

C. Critique de la division et de la concrétisation de l'objectif

Dans une contribution antérieure, j'avais déjà fait une critique de la manière dont les concepts d'identité, de singularité et de dignité sont présentés. Je me contenterai donc ici d'un rappel de cette critique.

Identité : L'identité me semble trop abordée sous l'angle d'une 'identification à' ou encore d'une 'appartenance à', avec à la clé l'inévitable problème : 'exclusion/inclusion' (voir les 2 premiers alinéas de la partie 1. du texte « C »). Certes, ce texte plus récent voit bien ce problème (voir partie 2. alinéa 4) et cherche la solution dans une articulation des trois types de reconnaissance. Je me permets cependant de trouver cette solution inopérante, du moment que l'identité est entendue au

sens d'une appartenance,c'est-à-dire d'emblée d'une inclusion qui ne va pas sans exclusion.

Singularité : La dialectique de l'inclusion/inclusion se trouve renforcée du fait qu'à l'identité-appartenance,les trois texte adjoignent une autre identité encore,appelée 'singularité',qui me paraît un concept en soi déjà dangereux(à y regarder de près,il s'agit en effet cette fois-ci non d'une identité d'appartenance,mais carrément d'une identité d'exclusion),mais il l'est d'autant plus,si on le présente de la manière dont les trois textes le font : «le besoin de **se singulariser**»(texte « C » partie 2.,alinéa 1).(Plus loin,dans le troisième alinéa,il est encore question de « **nous distinguer** »).Je m'inscris absolument en faux contre cette façon de concevoir l'identité de la personne : celle-ci n'a rien à voir avec une quelconque quête d'originalité,bien au contraire.(S'il y a 'singularité' ou 'originalité' dans le cas d'une personne,elle est résultat ou résultante non-visés,mais jamais projet ou finalité).Je reconnais qu'à notre époque et dans notre monde occidental,il y a chez beaucoup de gens ce besoin de se singulariser,mais le personnalisme n'a pas qu'une tâche d'actualisation,il doit aussi,au besoin,prendre conscience d'une nécessaire vocation à l'inactuel.(C'est ce que Guy Coq,dans le dernier numéro du Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier, appelle à juste titre la dimension prophétique du personnalisme).

Dignité : Le texte « C » est presque muet sur ce concept. Qu'est-ce à dire?Reportons-nous alors au texte « A ».Nous y lisons que « la dignité échappe à toute définition unique » et que pour savoir ce dont on parle il faut se mettre « en situation ».Le texte énumère par la suite un certain nombre de telles situations. Le problème,dans cette façon de procéder,c'est qu'on reste incapable de dire en quoi,dans telle ou telle situation,il y va de la dignité : on a besoin,au préalable,sinon d'une définition en bonne et due forme,du moins d'une idée pas trop vague,pour interpréter ces situations sous l'aspect de la dignité.

Avant de proposer ce qui me paraît une conception réellement personnaliste de l'identité et de la dignité,je voudrais d'abord montrer,dans quelles conditions socio-économico-culturelles se situe aujourd'hui la problématique de la reconnaissance ainsi que de l'identité et de la dignité. Sans cette analyse,on risque à tout moment de passer à côté des problèmes vraiment essentiels,et existentiels.

D.Le cadre sociétal actuel en Occident : la dialectique de la modernité

Je tiens à le préciser dès l'abord : ce qui suit ne sont que des notes assez disparates et ne prétend pas être complet.

Ma thèse globale est la suivante : nous ne vivons ni dans une ère de postmodernité,ni de postcapitalisme,ni non plus de posthistoire,mais nous sommes en plein affectés par ce que,à la suite de l'école de Francfort(Adorno,Horkheimer,Habermas) j'appellerai la **dialectique de la modernité**. (Pour éviter de possibles malentendus,je précise que le terme de 'dialectique' n'est pas pris ici au sens ni hegelien ni marxiste,mais aristotélicien et kantien : il désigne les contradictions inhérentes qui se constituent inévitablement au cours du développement d'une constellation sociale donnée et qui comportent le très haut risque d'une destruction par l'intérieur de cette constellation).

1.Dialectique du libéralisme

Le libéralisme,sous ses trois formes(politique,économique,culturel) est l'idéologie de base de la modernité. Et chacune de ces formes a engendré des contradictions :

- Libéralisme culturel : il devait assurer la liberté et l'autonomie morale,philosophique et religieuse de chacun;mais il a en même temps produit une érosion des valeurs,le relativisme,la crise permanente du sens,et du fait de ces déficits il comporte le risque d'intégrismes et de fondamentalismes.

- Libéralisme politique : il devait assurer l'autodétermination des citoyens mais risque constamment d'instaurer la dictature de la majorité, du mauvais compromis et de la médiocrité; il prétendait assurer l'égalité, la justice et la cohésion des peuples, mais il engendre, via le libéralisme culturel, l'individualisme, la dissémination des valeurs et donc empêche le consensus et le vivre-ensemble.
- Libéralisme économique : il promeut en principe le marché libre mais il engendre en fait une société de marché qui, via l'individualisme et la morale de l'intérêt, favorise les monopoles, la corruption et donc, en fin de compte, les inégalités.

2. Dialectique de la mondialisation

La mondialisation prétend créer le village global, la communauté mondiale, mais est régie en fait par une dynamique à sens unique de la part de l'Occident : nous voulons vendre aux autres, mais ne rien accepter d'eux (sauf leurs biens et leur argent, bien sûr), et surtout pas les autres eux-mêmes; voir à ce sujet la problématique des réfugiés. La mondialisation crée ainsi le contraire de ce qu'elle prétend. Non pas un réseau mondial, mais une coupure plus profonde encore que du temps des colonies.

3. Dialectique de la sécularisation

La modernité se veut tolérante, religieusement et philosophiquement neutre. Or elle produit en fait le contraire : pullulement de religions, de cultes, de spiritualités, du fait de son incapacité de répondre aux questions posées par les religions et les philosophies : le bien, le mal, le sens, la souffrance, la mort... L'Etat séculier (ou laïque) vit lui aussi sur une contradiction : se voulant neutre (religion, philosophie, morale), il ne peut subsister cependant qu'à l'aide de présupposés (valeurs, sens...) qu'il ne peut ni produire de lui-même ni garantir. Dans la mesure où la société moderne se veut basée fondamentalement sur les sciences, elle a engendré une hypertrophie des moyens (techniques) par rapport aux fins (valeurs, sens).

4. Dialectique des sciences

La modernité a attendu des sciences liberté, rationalité, émancipation, autonomie. Or, les sciences, depuis toujours et toujours de nouveau sapent exactement ces mêmes finalités. Exemple le plus récent : les neurosciences prétendent actuellement démontrer que l'homme n'est pas libre, du moins pas au sens du libre-arbitre, donc de la liberté de volonté. Quid alors de la liberté, de l'autonomie etc.? Sujet, personne, moi, identité, dignité : tout cela s'effondre et se révèle absurde, de même que le libéralisme sous toutes ses formes, la démocratie, la république et tutti quanti. La science elle-même devient une entreprise absurde, vu que sans l'arrière-plan de la liberté de la volonté chez le chercheur, le concept de vérité s'effondre.

5. Dialectique de l'accélération

Du fait essentiellement des moyens techniques, la vie s'accélère constamment, y compris les échanges commerciaux et financiers. La vitesse nous promet des profits considérables, du temps libre, des voyages partout de par le monde : en un mot « tout tout de suite, ». En réalité, la vitesse tue et fait s'écrouler les systèmes politique et économique. La crise récente en est un exemple parlant.

La liste des dialectiques de la modernité pourrait s'allonger. Et de toute façon, on pourrait y ajouter les déficits, les manques et les ratés qui ne présentent pas de contradictions proprement dites. A titre d'illustration citons un **déficit du personnalisme lui-même**, du moins à La Vie Nouvelle et plus particulièrement au secteur Perso : jamais encore on y a abordé le problème ni même la réalité de la souffrance, du mal, de la méchanceté, de la guerre....

E. Propositions au sujet de l'identité et de la dignité

Je fais ici un bref rappel de ce que j'ai déjà exposé dans un texte antérieur.

1. Identité

Il faut distinguer deux strates de l'identité, mais avec deux différences importantes par rapport aux textes « A » et « C » : je n'utilise pas le terme de 'singularité', ne fût-ce que pour éviter sa connotation dangereuse (voir 'se singulariser', 'se distinguer' et 'originalité'). D'autre part, dans les textes cités, 'identité' et 'singularité' sont entendus, du moins implicitement, en termes de 'propriétés', de 'qualités' ou encore, comme on dit en philosophie, de 'prédicats'. Cette approche n'est pas à rejeter, dans la mesure où cette strate, superficielle mais non moins réelle, de notre identité est effectivement constituée de prédicats : voir à ce sujet les indications sur nos papiers d'identité, nos appartenances... Mais en fin de compte, cette approche conduit à des impasses : elle reste purement cumulative et ne permet pas de saisir l'unité profonde d'une personne; elle reste sujette à des changements, qui à l'occasion peuvent être drastiques (conversions, aboutissement d'accidents et de maladies...) et ne permet donc pas de saisir la continuité d'une personne; les mêmes prédicats peuvent caractériser plusieurs personnes et dans les cas, certes rares, des jumeaux monozygotes, il peut même y avoir recoupement quasi total. Cette strate de l'identité répond à la question : **Que** suis-je? où le pronom interrogatif impersonnel à lui tout seul montre déjà que nous ne sommes pas encore au niveau de l'identité proprement personnelle.

Ce que les textes « A » et « C » appellent 'singularité' correspond en partie à la strate proprement personnelle de l'identité qui répond à la question : **Qui** suis-je? où le pronom interrogatif personnel indique le niveau dont il est question. Mais il est clair que cette strate ne se saisit plus au moyen de prédicats qui forcément rateraient ou dénatureraient son caractère personnel. Le seul mode d'expression adéquat de l'identité personnelle est par conséquent celui de la narration. En quoi consiste cependant cette 'identité-qui', s'il n'y a plus de prédicats? Elle se constitue de tous les actes existentiels (en bref : prendre mes responsabilités, aimer, mourir...) ne pouvant être effectués que par la personne en question, par la personne **elle-même à laquelle aucune autre personne ne peut se substituer**; c'est pourquoi Ricoeur appelle cette identité le **ipse** pour signaler par là l'irréductibilité, l'insubstituabilité de chaque personne : personne ne peut poser ces actes à ma place. La grande différence de l'identité-qui par rapport à la singularité réside dans le fait que d'emblée elle ne se situe pas dans la dialectique exclusion-inclusion. Ce n'est pas pour me distinguer d'autrui que je pose tel acte, en tout cas je n'ai pas besoin de poser tel ou tel acte pour par lui faire la preuve de mon identité, mais je les pose pour prendre mes responsabilités. Concevoir l'identité en ces termes fait donc qu'on n'a pas besoin de « casser le 'cercle vicieux identité – singularité' et les replis identitaires » (texte « C »), car on ne le fait même pas naître.

2. Dignité

J'ai à plusieurs reprises déjà montré que la dignité peut se définir, contrairement à ce qu'affirme le texte « A », mais aussi qu'il faut distinguer plusieurs sens de ce mot, polysémie regrettable qui est due en premier lieu à Cicéron, qui a eu cependant le mérite d'introduire ce terme dans le débat philosophique et culturel. On pourrait de nos jours distinguer au moins 5 sens du terme dignité. Je m'en tiendrai ici à trois :

- La dignité ontologique (c'est-à-dire qui tient à l'être même de l'homme; de ce fait on peut encore l'appeler dignité humaine à l'instar du discours des droits de l'homme) : elle consiste non pas, comme on le dit la plupart du temps, et comme moi aussi je le disais longtemps, dans

l'autonomie effectivement possédée et exercée(si tel était le cas,seraient ipso facto exclus les enfants,les handicapés mentaux,les comateux,les déments...),mais dans la **nécessité pour l'homme de gérer son existence de façon autonome**. Tel est le privilège de l'homme : non pas un état de fait('je suis autonome'),mais plutôt un devoir ou une responsabilité('je dois procéder de manière autonome').L'incapacité de le faire effectivement n'annule pas la nécessité ou le devoir de l'autonomie,et donc pas non plus la dignité humaine.

- La dignité sociale : elle a une double orientation. En direction des autres elle consiste dans le prestige,la renommée,la considération,l'image donnée aux autres. En direction vers soi-même,elle signifie l'estime de soi,l'image qu'on a de soi-même. Quand dans les débats autour de l'euthanasie il est fait mention de 'dignité',c'est la plupart du temps celle-ci qui est visée.
- La qualité de vie : ce terme relativement récent est comme un complément du précédent en ce qu'il met en évidence les conditions,matérielles et autres,surtout de l'estime de soi. Souvent d'ailleurs,de nos jours,dignité-estime de soi et qualité de vie sont confondues. C'est une fois de plus le cas la plupart du temps dans les discussions sur l'euthanasie.

Ma thèse : sans que soit niée l'importance de la dignité-estime et de la qualité de vie,ce qui compte en premier lieu,c'est cependant la dignité humaine. D'abord parce qu'elle est,à la différence des deux autres, l'expression même de la nature propre de la personne humaine. Et ensuite parce qu'à la différence des deux autres,elle ne peut être perdue,ne connaît pas de degrés,ne dépend de rien ni de personne, est strictement universelle et ne peut être définie de façon subjective ou individuelle. Enfin,elle est seule à nous donner des droits fondamentaux et elle seule nous met en mesure de revendiquer ceux-ci si on nous en prive.

F. Quelques pistes pour le week-end

Etablir la grille concrète d'un week-end n'a jamais été mon point de fort,et cela l'est moins que jamais. Voici néanmoins quelques idées :

- Il faudrait l'un ou l'autre exposé de fond sur les conditions socio-culturelles dans les queles nous vivons en Occident pour le moment.
- Il faudrait de même au moins un topo qui montrerait comment ces conditions rendent difficile aux personnes de développer leur identité(au double niveau du terme),de sauvegarder leur dignité(au moins au sens 'ontologique' du terme) et d'accéder à la reconnaissance qui leur est vitale.
- Dans les carrefours ensuite,il s'agirait de s'interroger sur comment concrètement assurer identité,dignité et reconnaissance. Une aide précieuse serait constituée dans chaque carrefour par la présence et le témoignage de membres d'ONG,d'organismes privés ou publics,d'initiatives citoyennes etc. qui sont engagés dans ce genre de lutte et peuvent tableer sur une certaine expérience concrète dans ces domaines.

27.08.2009